

FORÊT

## Que faire de 50 000 hectares d'

Cette essence emblématique du Périgord est menacée par le changement climatique, le manque d'entretien et les maladies. Le Département et la filière bois prônent son éradication sur 50 000 hectares

Pierre-Manuel Réault  
pm.reault@sudouest.fr

### MALADIE INCURABLE

Les taillis de châtaigniers ondulant depuis des siècles dans l'horizon périgordin vont-ils progressivement s'effacer de nos paysages ? L'arbre à pain, autrefois vénéré et salubre pour le monde paysan et l'économie départementale, est désormais menacé. Parfois mal entretenus, malmenés par les maladies et des sols défavorables, meurtris par les incidents climatiques, ses rejets moribonds s'étirent déjà sur de nombreuses parcelles en de longues tiges sèches et nues qui pointent comme des lances inutilement vers le ciel.

Ainsi à Issac. À mi-chemin entre Mussidan et Villamblard, la voiture de Jérôme Chanel, directeur commercial adhérent de la coopérative Alliance forêts bois, marque l'arrêt sur une longue route bordée de taillis. Avec Christophe Prince, de Fi-bois, il s'enfonce dans la forêt en mirant rapidement les cépées.

### La sécheresse de 2003, puis celle de 2005 ont anémié les peuplements

L'expertise ne s'éternise pas. Ici, les rejets qui se dressent au-dessus de la souche ont depuis longtemps déjà perdu feuilles, branches et écorce. « Il n'y a plus rien à faire pour ces taillis, juge le directeur. Dans le Landais, le terrain est graveleux et ne retient pas l'eau. Du coup, les années de sécheresse ont ici eu raison de cette essence. Nous sommes dans une impasse. »

### Morts ou moribonds

Pourtant, pourra-t-on s'étonner, en fixant la campagne depuis le donjon d'un château périgordin, l'œil ne perçoit dans le lointain qu'une jolie carte postale d'immenses massifs forestiers aux reflets verdoyants couvrant 45 % du département (420 000 hectares). Le châtaignier y est encore prépondérant sur près de 92 000 hectares. Mais sous la canopée, nous enseignent les scientifiques et les forestiers, cette essence est en proie à des phénomènes importants et accélérés de dépérissement. Seul l'œil distrait du promeneur in-

Apparue en France en 1860, l'encre est une maladie provoquée par un champignon, le phytophthora, qui a fortement endommagé les châtaigneraies françaises à la fin du XIXe siècle. Devenue rare jusqu'au début des années 2000, elle s'est depuis propagée très rapidement en raison de conditions climatiques favorables. Les spores présentes dans le sol infectent les racines qui se nécrosent. L'encre assiége alors l'arbre en provoquant le rétrécissement, le jaunissement, puis la chute des feuilles. Les branches sèchent et l'arbre dépérit. L'encre est une maladie incurable. « Lorsqu'elle a été diagnostiquée dans un site, il faut envisager une substitution d'essence », analyse Cécile Robin. D'autres maladies, d'une gravité inférieure, affectent le châtaignier. Ainsi le chancre, lui aussi causé par un champignon. Détecté pour la première fois en France en 1956, il infecte d'abord l'écorce en provoquant des lésions et des bourrelets et dessèche la partie supérieure de l'arbre. De même, le cynips, un insecte asiatique apparu en France en 2007. La femelle dépose ses œufs dans les bourgeons entre juin et août. Au printemps suivant, on observe des galles sur les feuilles qui limitent la floraison et la fructification.

expérimenté s'aventurant sur un sentier bordé de taillis ne perçoit pas que le paysage qu'il chérit n'est qu'un cimetière de châtaigniers, hérissé de troncs morts sur pied ou moribonds. L'avenir est incertain pour bien des châtaigniers périgordins. L'arbre providentiel, comme on l'appelait, cultivé et exploité par le monde paysan, s'est pourtant longtemps développé harmonieusement en Dordogne. Et lors de l'exode rural consécutif au phylloxéra, entre 1870 et 1920, il avait même spontanément gagné des terres agricoles pourtant peu propices à son développement.

### L'effet sèche-cheveux

La rapidité du changement climatique remet en cause ses anciennes conquêtes. Affaibli par l'effet sèche-cheveux d'étés caniculaires, les sols sableux souvent trop secs, ou baignant dans l'eau sur les terrains argileux lors de brutales intempé-



À Issac, Jérôme Chanel et Christophe Prince observent l'évolution d'un taillis de châtaigniers dépérissants. PHILIPPE GREILLER

ries, le châtaignier est en plus attaqué de front par des parasites qui peuvent finir de l'achever.

La sécheresse de 2003, puis celle de 2005 ont anémié les peuplements. « Ces derniers, soumis au stress hydrique, n'ont pu lutter efficacement contre la redoutable maladie de l'encre [lire ci-dessus] qui som-

### L'avenir est incertain pour bien des châtaigniers périgordins

nolait dans le sous-sol périgordin depuis le XIXe siècle, explique Cécile Robin, chercheuse à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra). Les cas d'encre en forêt restaient rares jusqu'au début des années 2000. Mais la maladie s'est répandue entre 1999 et

2002 lors d'hivers doux et d'étés pluvieux. » Les recherches montrent que la très grande majorité des châtaigneraies de la façade atlantique sont contaminées. La Dordogne est loin d'être épargnée.

### La moitié à éradiquer ?

Une carte des dépérissements des châtaigniers en Dordogne, réalisée par Mission santé des forêts, incite à l'inquiétude. Trois larges zones sont concernées. Au nord-est de Périgueux, un vaste triangle s'étirant de Saint-Pardoux-la-Rivière à Lanouaille avant de pointer vers Les Eyzies ; au sud-est de Bergerac entre Beaumont-du-Périgord, Villefranche et le Fumélois ; et enfin et surtout au nord de Bergerac jusqu'à l'autoroute A 89. « C'est là, dans le massif du Landais [NDLR : de Villamblard jusqu'à Villefranche-de-Lonchat] que la situation est la plus critique et les mortalités les

plus importantes », note Jérôme Chanel.

En 2008, le Conseil général de la Dordogne estimait avec la filière bois que 50 000 hectares de châtaigniers (sur un peu moins de 100 000) étaient dépérissants et nécessitaient des interventions de nettoyage et de reboisement. Clairement, cela sous-entend pour ces acteurs des coupes à blanc et des plantations de pins maritimes (80 %) ou de chênes sessiles, deux essences réputées pour leur résistance au changement climatique et à la maladie de l'encre. La première a aussi l'avantage de répondre aux appétits de l'industrie du bois et de pousser rapidement.

Mais cette politique, qui ignore l'aspect historique, environnemental et patrimonial de la forêt ne fait pas l'unanimité. Des solutions plus douces sont possibles, assurent des oppo-

# Les châtaigniers dépérissants ?

## Cet arbre qui rendait « malingre et paresseux »

Le châtaignier a accompagné fidèlement les Périgordins durant des siècles. Savants et fonctionnaires ont pourtant assuré qu'il avait un effet détestable sur les paysans

Présent sporadiquement à l'âge de bronze, le châtaignier a néanmoins été introduit en Périgord par les Romains comme arbre fruitier. Mais c'est le volontarisme des moines bénédictins, à partir du VI<sup>e</sup> siècle, qui a permis à cette essence de s'étendre et devenir progressivement une ressource économique locale répondant aux besoins alimentaires et artisanaux de la population.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le châtaignier imprègne la vie des Périgordins. La forte croissance démographique et les troubles politiques provoquent un manque de nourriture sur un territoire où les céréales poussent difficilement. Les disettes sont régulières. Le châtaignier devient dès lors « l'arbre providence », une véritable culture et non une ressource secondaire, analyse le géographe Médéric Bastard.

Il nourrit les paysans, il les chauffe durant l'hiver, permet d'ériger et réparer leurs bâtiments, d'élaborer des outils, des meubles et d'alimenter le fumier grâce à ses feuilles. Avec, on alimentait aussi les cochons, on réalisait des piquets de clôture, des poteaux de mine, des échelas, des tuteurs pour la vigne et du charbon de bois. Quant aux feuillardiers, ils cerclaient les barriques de douelles de châtaignier.

L'essence fut aussi une res-

source pour alimenter les nombreuses forges fabriquant les canons pour l'armée royale au XVII<sup>e</sup> siècle. Puis, en Dordogne, elle alimenta aussi des usines à tanin afin d'assouplir le cuir.

### « La viande des pauvres »

Grillée, bouillie à l'eau ou au lait, en pain, en farine cuite, fraîche ou séchée pour les mois d'hiver, la châtaigne était avec la farine de maïs de tous les repas. C'était, disaient les agronomes à l'époque, « la viande des pauvres ».

L'extension du châtaignier, malmené par le petit âge glaciaire du XVII<sup>e</sup> siècle, va ralentir avant de repartir à nouveau au siècle suivant. En 1804, les taillis couvrent 350 000 hectares.

Mais avec le développement de nouvelles pratiques agricoles, la châtaigne aura fort mauvaise réputation. On l'accuse de rendre le Périgordin paresseux, indolent et apathique. « On n'empoigne pas volontiers la charrue ou la bêche sous un climat parfois trop pluvieux, lorsque tant d'arbres nourriciers assurent une nourriture presque gratuite. Le châtaignier a engourdi les aptitudes agricoles des gens des basses vallées... »

Pire, la consommation de châtaignes, « une nourriture détestable... à l'aspect dé-



Comme le traditionnel chabrot, la châtaigne accompagnait tous les repas des paysans. ESPRITDEPAYS.COM

goûtant », serait catastrophique pour la vivacité des hommes, assurent savants et fonctionnaires. « Ils sont lents et comme endormis, surtout après avoir mangé l'espèce de mortier auquel ils donnent le nom de soupe. » Le psychisme du paysan « au teint jaune » s'en trouveraient affectés. Il « est maigre, chétif, de petite stature. La lenteur des mouvements de sa masti-

cation rappelle la lenteur des mouvements et de la rumination de ses bœufs », écrit la Société royale d'agriculture de Limoges. Comme les glands, la châtaigne était juste bonne à donner au cochon.

Le Périgord restera pourtant longtemps fidèle à cette nourriture. Pas seulement par nécessité, mais aussi pour son goût suave et sucré.

P.-M. R.

## La controverse du châtaignier : détruire ou améliorer

Le Périgord doit-il vraiment amputer 50 000 hectares de châtaigniers ? Cette option, défendue par la filière bois et le Département, rencontre des oppositions

Selon Jérôme Chanel, de la coopérative Alliance forêts bois, les taillis concernés par les coupes se trouvent dans « une impasse sanitaire » en Dordogne. « Ces peuplements ne sont quasiment plus productifs et leur exploitation serait déficitaire. » En outre, pour la coopérative, la multiplication des aléas climatiques, le caractère inadapté des stations et les maladies rendraient vain le remplacement des souches dépérissantes par de jeunes plants de la même essence. La filière préconise donc principalement le remplacement des taillis par de la monoculture de pins maritimes ou, à la marge, de chênes sessiles.

Pour autant, assure Jérôme

Chanel, « cela ne signifie pas que la filière se désintéresse du châtaignier. Au contraire, insiste-t-il, il y a un marché pour cette essence et, chaque fois que des parcelles sont favorables, nous encourageons les propriétaires à les valoriser. Il existe une forte demande en bois de sciage, mais aussi en piquets, clôtures ou ganivelles... »

### Gestion moins rentable

Mais des acteurs forestiers et des associations contestent la gestion par coupes rases et le diagnostic posé par la filière. « Il n'y a rien à faire contre l'encre [une maladie incurable, NDLR], mais l'encre n'est pas présente partout », note Gilles Tierle, animateur régional de l'asso-

ciation Pro Silva, privilégiant le mélange d'essences et des classes d'âge en forêt.

« Les problèmes sanitaires sont réels. Mais les taillis souffrent d'abord d'un manque d'entretien ou d'une mauvaise exploitation. Parfois, les souches n'ont pas été renouvelées et ont perdu de leur vigueur. Il y aurait beaucoup à faire pour améliorer et enrichir ces zones. » Pour le forestier, il faut privilégier la régénération naturelle et transformer les taillis moribonds en futaies mélangées, plus résistantes aux aléas.

Un point de vue partagé par Jean-Claude Nouard, ancien forestier de la Direction départementale des territoires. « Au sol, les semis sont nombreux. Une mise en va-



Les taillis en bonne santé, comme ici à Cendrieux sur la commune de Val-de-Louyre-et-Caudeau, sont exploités et valorisés. De nouvelles tiges pousseront sur les souches toujours présentes. PHILIPPE GREILLER

leur et un suivi pourraient encourager ces pousses. » Selon lui, la filière s'y refuse car

cette gestion est beaucoup moins rentable qu'une plantation de pins.

P.-M. R.